

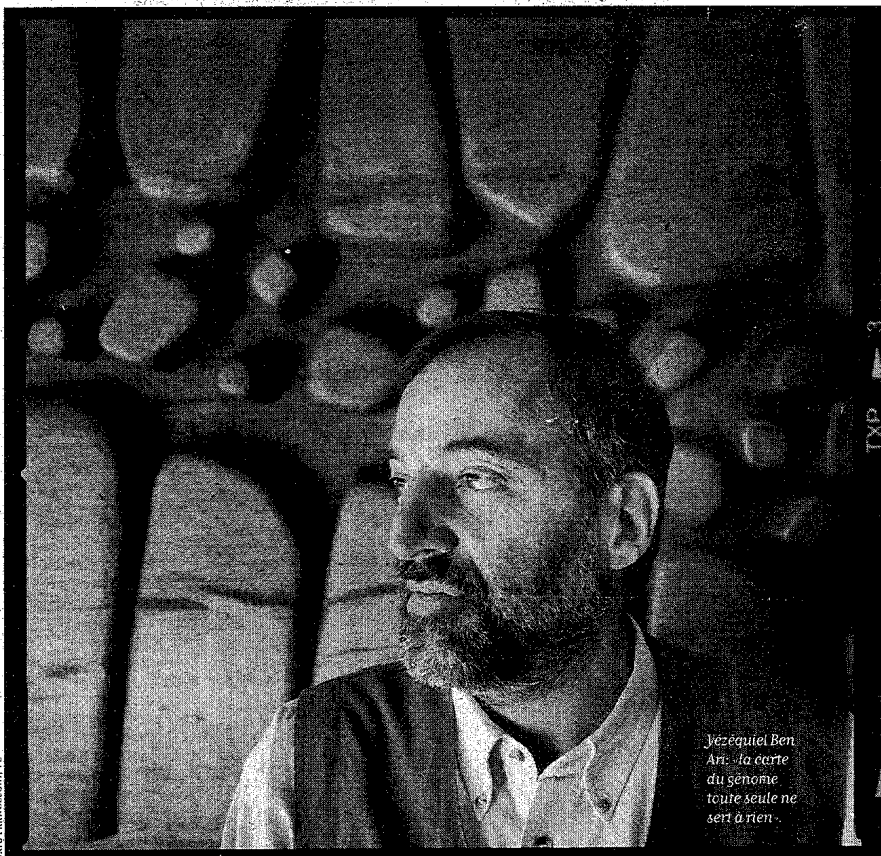
SCIENCES

YÉZÉQUIEL BEN ARI, 56 ans, spécialiste du cerveau, débarque à Marseille avec tous ses chercheurs pour créer l'Inmed, l'Institut de neurobiologie de la Méditerranée.

Un labo migrateur

Quand Yézéquier Ben Ari déménage de Paris à Marseille, il ne part pas sans ses statues et les quarante chercheurs de son laboratoire. Et tous rallient le mont Puget, à proximité des calanques marseillaises (1), pour s'installer dans le futur Institut de neurobiologie de la Méditerranée (Inmed). « Adossé à la roche, le bâtiment aura le style d'une villa, avec patio intérieur et structure sur pilotis », promet Yézéquier Ben Ari, 56 ans, stature élégante et barbée plutôt sel. Il aurait pu être architecte, il se serait même vu en « linguiste » (il parle quatre langues) ou en « sculpteur, si la muse avait été là ». Mais ce directeur de recherche à l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale) est devenu biologiste, spécialiste du cerveau. Et s'est taillé une double réputation, de scientifique et de grande gueule. De leader scientifique mais aussi d'animateur d'une équipe où les liens affectifs et professionnels sont si forts qu'ils lui permettent d'entraîner tout son monde dans son voyage. « Qui serait venu à Marseille sans lui ? » s'interroge le neurobiologiste Gérard Charton. Une délocalisation peu habituelle, financée par l'Inserm (12 MF), la fondation norvégienne Saugstad (25 MF) et les collectivités locales. Un déplacement si inhabituel que l'administration, détournée, n'a pas encore versé aux chercheurs et à leurs familles leurs primes de délocalisation. ...

Parmi les dieux. « Ben », comme l'appellent ses collègues, assure « ne pas regretter Paris », même si c'est « la ville où [il a] vécu le plus longtemps ». Les déménagements-déracinements, il connaît. Né au Caire en 1943, il est parti pour Jérusalem en 1956, crise de Suez oblige — « Tous les Franco-Anglais et Israéliens ont été mis à la porte » —, puis pour Paris en 1967. Entre-temps, il a commencé ses études de biologie « presque par hasard ». En France, sa these



Yézéquier Ben Ari : la certitude du génome toute seule ne sert à rien.

porte sur les neurones et la méromorisation. Ensuite, ce sera la Grande-Bretagne (Cambridge), puis le Canada. Et, en 1980, le retour à Paris, à ses « attaches ». Devenu en 1986 directeur de laboratoire à l'Inserm, Ben Ari veut découvrir comment les neurones créent de nouvelles connexions, notamment après les crises d'épilepsie et les accidents cérébro-vasculaires. Son équipe perce dans la compétition internationale. Il montre, chez les rats et les singes, que certains médiateurs chimiques

du cerveau ont une action plus complexe qu'on ne le croit : ainsi, le Gaba, inhibiteur chez l'animal adulte, est un excitateur chez le fœtus, alors en plein développement neuronal (2). Il aurait pu rester « parmi les dieux », sur une Olympe scientifique circonscrite au V^e arrondissement de Paris. Mais, « au moment de renouveler mon mandat et de définir un nouveau projet de recherche, certains de mes chercheurs voulaient bouger ». Il hésite — « quand on a émigré plusieurs fois, on en a ras

le bol » —, puis se laisse persuader. A une condition : partir pour un nouveau projet scientifique, oui, mais avec toute l'équipe. Les chercheurs continueront de humer la cuisine biochimique du cerveau. La nouveauté sera de mener les investigations de plus en plus tôt chez le fœtus. « Ce domaine du développement cérébral est en train d'émerger », explique Ben Ari. Sur le campus marseillais de Luminy, contacts ont été pris avec l'Institut de biologie du développement. Loin du tout-gé-

nétique — « La carte du génome, toute seule, ne sert à rien » —, Ben Ari choisit d'étudier l'influence « énorme » de l'environnement sur le développement cérébral et les épilepsies précoces. Ainsi, une équipe de son labo a observé « comment la caféine à haute dose, couplée à une absence d'oxygène lors d'un accouchement difficile, perturbe le fonctionnement des neurones du nouveau-né et peut provoquer une crise d'épilepsie ». **Vues politiques.** Avec la même conviction, monsieur le di-

recteur, à la tête d'un institut de 60 millions de francs (3), affiche aussi ses vues politiques. « Recevoir des boursiers israéliens et palestiniens, ça me plaît. J'y arriverai », affirme Ben Ari, qui envisage de former des neurobiologistes du Moyen-Orient et du Maghreb. Une vision politique qu'il partage avec son épouse, la biologiste Constance Hammond chercheuse à l'Inmed, qui veut créer un laboratoire dédié aux lycéens.

Côté économique, Ben Ari n'a qu'une hantise, perdre du temps avec la paperasserie administrative, alors qu'il ne pense qu'à lancer des « start-up » de biotechnologies au sein de l'Inmed. Cette année, l'histoire abracadabrante du code des marchés publics, nouvellement appliqué aux laboratoires pour l'achat du matériel — appels d'offres trop lents, procédures de commande complexes (3) —, l'a mis hors de lui. « Pour des sommes inférieures à 40000 €, je devrais pouvoir faire ce que je veux », tempête-t-il, prévoyant de dénoncer la loi au niveau européen. « Ces tracasseries quotidiennes me feraient presque émigrer aux États Unis ! » Mais il restera ici, notamment parce qu'il sait qu'à l'étranger « beaucoup de postdocs français, exploités, veulent revenir. Ici, je leur offre le gîte et le couvert, le temps pour eux de trouver un projet de recherche en Europe ».

La démarche n'est pas uniquement philanthropique. Cet « égoïste intelligent » sait qu'avec ce genre d'attitude, « on s'y retrouve ». Pour ceux qui n'auraient pas encore compris l'invite, il sort une dernière carte, personnelle : « Il y aura une galerie de sculpture dans le nouveau bâtiment, j'y inviterai des artistes. » Histoire que les neurones soient vraiment à la fête. ●

CECILE GUERIN

(1) Les chercheurs sont installés dans des locaux provisoires à Luminy.
(2) *Journal of Neuroscience*, 1^{er} décembre 1999.
(3) Lire Libération du 4 mai 1999.